

LES PASSERELLES
DE BABYLONE
Pour Vieira Da Silva

Qui donc, ayant franchi le haut portail et se tenant
fasciné sur le seuil,
songerait à rentrer dans ses limites ? Qui donc,
ayant dépassé l'éblouissement de l'origine,
pour suivre à la trace les couteaux de la couleur
partageant le monde,
songerait à revenir de ce côté-ci ? Qui donc,
délivré de la pesanteur et planant
sur la cité de l'aigu et du suraigu, sur le cortège des
cimes,
songerait à regagner les abris maintenant dérisoires ?
De haut, mais sans proie et sans haine, je contemple
le plan des villes disparues et, au lointain,
les babylones qui nous viennent des limbes
et se ramassent dans l'enfantement de la vitesse
perspective.

Un geste de la main, poignée par poignée, distribue
les projets, les obliques, les verticales (mais avec fruit,
avec fraîcheur),
tout ce qu'il faut pour ensemercer
l'espace à claire-voie, visible et vivant. La flèche
fuse et la face des heures sur elles-mêmes tourne sans
bruit.
Toutes les choses comme une infinité de volets
pivotent et s'entrebâillent : ce que l'on aperçoit au
travers est au-delà.

Je n'habiterai plus désormais que dans cette ville
inconnue,
à l'extrémité des échafaudages, au-delà des saisons,
sur les passerelles encore tremblantes du piétinement
des multitudes,
dans le silence des portes envolées,
là où se tait la personne qui songe et prend pitié,
là où rien n'arrête le regard,
au-dessus des ponts qui, un jour, viendront de tous
les côtés,
remplacer l'obstacle et la séparation
par l'intervalle et par la rencontre.

"C'est pourquoi, dit-elle à voix lente, dès ce monde-ci,
dès aujourd'hui, je reste calme,
droite, attentive, sans peur,
la paume des mains posée à plat
pour repousser toutes les murailles,
pour vaincre
avec le souffle seul,
sans autre force
que la patience
empruntée aux pierres,
sans armes
sinon
le sourire
qui attend,
qui mesure
et dit :
Je sais. "